

***A Séné, jetons l'encre !***



**Les coups de cœur du concours de  
nouvelles 2024-2025**



**Il ne se passe jamais rien ici**



## **De la quête du vide**

Il ne se passe jamais rien ici. Ni crime. Ni viol. Ni crue. Ni incendie. Ni un gagnant au loto. Pas même un ovni ou un championnat de cracher de bigorneau. Rien à mettre dans la boîte qui intéresse les gazettes. Rien. » Alcide, mon patron, était satisfait. Malgré un environnement souvent tempétueux, il pouvait dormir sur ses deux oreilles. On n'allait pas le réveiller en pleine nuit pour un attentat. Il n'allait pas m'attraper comme un sauvage, moi son vieux Nikon F3, enfourcher sa moto, foncer à l'endroit indiqué pour être le premier à mitrailler.

Pensez donc : quarante ans passés ensemble à abuser du don d'ubiquité ! 3h du mat à La Concorde : une princesse à la sortie de son hôtel ; 5h à Villacoublay : arrivée d'otages libérés ; 7h dans une cité à Aulnay : descente des Stups ; 9h30 au marché d'Aligre : campagne électorale oblige ; 11h à Réaumur : réunion de la rédaction ; midi à Saint-Lazare : grève de cheminots. Comme ça jusqu'à minuit. Rebelote le lendemain. Une ardeur nourrie

par la passion. Avec l'adrénaline en carburant. Ça c'était avant. Avant son burn-out et son divorce. Avant de réaliser qu'il était en train de brûler sa vie. Avant de prendre sa retraite anticipée, de tout plaquer et de quitter la ruche parisienne. Faut dire que le Covid et le confinement l'avaient déjà persuadé de la possibilité d'une île. Cap donc sur la Bretagne. Mieux : le Finistère, là où finit la terre. Je l'ai vu alors éplucher les rapports démographiques et économiques. Sillonner les villages réputés exsangues. Louer des gîtes des saisons entières dans les coins les plus reculés et sur des îles désertes. Tout ça pour un résultat décevant. Il se passait toujours quelque chose à un moment donné pour le rappeler à la réalité et lui infuser une once de tourment : un vol de fil de cuivre, un accident de chasse, une voiture sur le toit, une attaque de sangliers, un clocher fissuré ou encore une intoxication aux crustacés. Alors nous repartions en quête des déserts et du vide.

Et puis, le hasard nous avait fait rencontrer Malo. A Douarnenez, au fond d'un rade où l'on était venus se réfugier le temps d'un grain. Comme si le type nous attendait. Un profil de menhir. Une tête

hirsute et burinée. Un albatros à bec rosé qui éclusait une énième mousse. Avec un besoin de s'épancher. L'occasion pour nous de tirer un beau portrait. L'albatros racontait avoir passé six semaines l'année d'avant dans un phare entre Sein et la Pointe du Raz. Le Tévennec. Un phare, disait-il, de mauvaise réputation. Malo se targuait d'être l'un des rares olibrius à s'y être fait déposer et à l'avoir squatté. Un pari. Dans le rade, on souriait, on l'aimait bien le Malo, on ne voulait pas le contredire. Il reconnaissait avoir craqué et imploré qu'on le rapatriât. Pas à cause des vagues dantesques. A cause de la solitude. Du vide. « Tu sais, Alcide, il ne se passe jamais rien ici... ». Des mots qui avaient fait tilt dans le cœur de mon patron. Il voulait croire à cette histoire et à son dénouement. Il était bien le seul. Par ailleurs, il était tombé sur l'interview d'un type qui venait de passer deux mois au Tévennec afin d'interpeller les pouvoirs publics sur l'état des phares. Il avait retenu cet extrait : « A part les mouettes et le concours de la plus grosse vague, il ne se passe jamais rien ici... » Bigre ! Il s'était aussitôt renseigné. Avait épluché la presse. Surfé sur le net. Le Tévennec ? Oui, un phare

maudit dont se nourrissaient les légendes bretonnes. Un phare qui, aux abords des Trépassés, avait vu une vingtaine de gardiens se succéder en trois décennies. Jusqu'à son automatisation. La plupart avaient sombré dans la folie. Ne supportant pas le vide existentiel.

Et nous voilà donc, un jour de grand calme, déposés à notre tour sur la terrasse du Tévenec. Avec comme prétexte, un contrat d'éditeur et une promesse de roman. Et en ravitailleur, un pêcheur à la retraite. Au programme : ne rien faire, goûter la vraie solitude. Bien sûr, au début, Alcide s'était laissé aller à sortir mon déclencheur de sa torpeur et à capter une vague aux deux tiers de la tour. Il lui fallait bien assouvir quelque reste de penchant artistique. Puis très vite, assis à même la roche au plus près des flots rugissants ou accoudé au garde-fou du balcon au plus près du ciel, il s'était abîmé dans la contemplation pure. Après avoir tout évacué, il était parvenu à s'approprier le vide. Le rien. Il pouvait enfin jouir du silence intérieur. Des cieux belliqueux pouvaient bien s'abattre sur le Raz de Sein et transformer Le Tévenec en pain d'écume,

rien ne pouvait le distraire dans sa communion avec le néant. Rien.

Et puis, patatras ! Un beau matin, lors d'une rare accalmie des éléments, une horde de silhouettes fantomatiques et de sirènes avaient surgi de nulle part. Des voix humaines suffisamment claironnantes rivalisaient avec la mer. En un instant, la terrasse s'était trouvée jonchée de matos de tournage et de tout le tintouin ! D'anciens collègues journalistes ! Ils n'avaient pas pu se retenir plus longtemps ! Là-bas, la lubie d'Alcide défrayait déjà la chronique !

- Alors, vieux cachottier, tes impressions ? – Désolé, je n'ai rien à vous dire ! Si ce n'est que vous venez de rompre le charme, bande de parasites ! Le Tévenec, c'est terminé ! – Et une fois de retour à la vie normale, tu comptes faire quoi ? – Reprendre ma quête du vide, mon vieux Nikon en bandoulière, pardi ! Ma quête d'un monde où il ne se passe jamais rien ! Ce monde, je l'avais trouvé, ici, mille sabords ! Mais je suis sûr d'une chose : un autre m'attend ailleurs !

*B. Humbert*

## Essouffler le vide

Il ne se passe jamais rien ici.

On se fait chier, on veut que ça rigole, on veut que ça chiale, on veut vivre fort, on veut du tonitruant, ça suffit les petites vies, ça suffit les petites villes, ça suffit les silences, on va traverser les champs nus comme des vers, on va théoriser l'irruption de l'inattendu, on va asperger les jaunes pâles de boutons d'or, ravalier le présent d'un mouvement vif et phosphorescent. On va s'essouffler.

On va cesser la ponctuation, les points, les fins à répétition, on va dire, crier, clamer, hurler, on va revêtir des crêtes et gravir des sommets, funambuler les lignes de vie, c'est mieux que de décéder sur place dans une gangue d'inerte, dans une gangue d'inerte, dans une gangue d'inerte.

Il ne se passe jamais rien ici.

Mais ton souffle, Betty, fait mentir mes mots.  
Nous courons côte à côte, le méfait dans notre dos.  
C'est la nuit, nos pompes claquent la rue, nos rires

frappent les murs, ce sont des rires de gosses qui s'amuse à se faire peur, ou qui s'amuse à faire peur, dans le fond, c'est un peu la même chose, et nos respirations sont saccadées et mon cœur bondit dans ta poitrine et ton cœur bondit dans ma poitrine, derrière on entend des crépitements. La maison brûle.

Il ne se passe jamais rien ici.

On a dû mettre dans nos veines, des sérums adrénaline, des aiguilles de vice, des aiguilles d'une vie qu'on veut déplier, c'est qu'on a des ailes de juvéniles à déployer, les vôtres ressemblent à celles de volatiles ridicules, elles sont atrophiées, comme celles des manchots, d'ailleurs Betty dit que vous avez des têtes de bandits manchots, dit c'est de la poésie de casino, moi je dis que c'est nous les bandits, on est des bandits très beaux qui cavalent la rue. Derrière on entend des sirènes, des cris, des crissements. Le toit s'embrase. La maison brûle.

Il ne se passe jamais rien ici,

c'est moi qui l'ai dit, il y a quelque temps. Un soir d'ennui dans la maison du pendu. On était pas nombreux, cinq, six peut-être et il était pas si tard.

Dehors c'était mouillé, rapport à ce qu'on habite un coin mouillé et dedans, c'était crade, rapport à ce qu'on a pas la fibre du ménage. C'est ce soir-là qu'on s'est croisés pour la première fois. Betty était venue avec Enzo. Elle avait le visage bizarrement jeune et fripé, ou plutôt froissé. Elle parlait pas. Pourtant, elle avait pas l'air timide. Elle te braquait les yeux si longtemps que tu finissais par les baisser. On a graffé un peu, picolé un peu. Betty avait ramené quelques produits. On a mis un son indus bien puissant. On s'est sentis vivants. C'était pas du luxe parce qu'il ne se passe jamais rien ici.

La maison brûle.

On est des bandits très beaux qui cavalent la rue, on vit, on vibre, on effraie le vide, on écrase les vertiges et les nausées de Sartre sous des semelles de vent, on se tatoue la colonne vertébrale de l'irréversible, d'appétits trop grands, on yin, on yang, ni noirs ni blancs et la morale dans les chaussettes. Derrière, la maison du pendu brûle. Notre fièvre aussi. La ville s'exclame, le feu s'étend, nos yeux s'allument.

Ici

On s'essouffle. Je sens qu'on bat tous les deux la chamade. Betty ralentit et pose sa main sur mon avant-bras. Elle veut que je l'attende, elle n'arrive plus à courir, elle est échevelée. Derrière, les flammes sont assez lointaines maintenant. Pourtant elles se reflètent sur le visage de Betty. Elle a ce teint caractéristique des petits qui ont couru dans l'hiver, les joues rebondies marquées de rouge. Elle renifle, ses yeux sont espiègles. Elle pose ses mains sur ses genoux, tout son corps se soulève au rythme de son souffle court. Je lance un grand éclat de rire. On a fait d'la merde, là quand même ! Elle se redresse, elle acquiesce. Elle m'embrasse furtivement et part dans sa nuit. Moi je remonte la rue. Je rentre chez les parents. Ce sera demain les ennuis. Mais qu'importe puisque je sais qu'une autre m'attend ailleurs.

*E. Le Bail*

## **L'abribus du dimanche**

Il ne se passe jamais rien ici.

C'est ce que disent les jeunes du coin, les vieux aussi d'ailleurs. C'est dire...

Tout a commencé quand son scooter a disparu. Enfin, son scooter... le scooter qu'il a rapidement adopté au hasard d'une rue, dans l'autre quartier, ailleurs. Parce que, règle n° 1, tout le monde le sait : « Ne jamais chourer près de chez soi ! »

Il l'a vu là, inerte, abandonné et solitaire comme un paquet de Smarties vide dans un rayon de Lidl.

Un coup de pince et hop, cette monture sans famille, cet ami métallique plein de promesses, est devenu son double, son jumeau, ses 16 ans qui pétaradent. Sa mère avait râlé mais bon...il n'avait pas répondu aux questions.

Ses potes l'ont taclé quand ils l'ont vu en bécane : « Alors Bigbus, on prend plus le 18 ? »

Il s'appelle Sam mais eux l'appellent Bigbus. Big parce qu'ils le trouvent un peu bigleux. Bus parce

tous les matins, le 18 le choppe près de son entrée d'immeuble pour le pousser jusqu'au CFA.

Mais quoi ? Plus de scooter, plus de casque, d'un seul coup ? Et la chaîne gros calibre achetée chez Casto pour lier le casque à l'engin et l'engin à la gouttière, disparue, volatilisée ? Non mais la blague ! En vertige, sonné, il se sent soudain petit, moite, perdu, lâché. Il sent la rogne qui monte, les cils roux qui piquent, les poings prêts à dégommer la 1ère mâchoire qui va s'ouvrir.

Il ne gênait pourtant personne ce scooter, bien garé au pied de l'immeuble, pas trop visible, pas clinquant, une bécane docile et volontaire qui l'aidait bien dans son petit business.

Alors il cherche, il rôde, il mate, il fouine pour retrouver sa machine, revoir ses roues bien larges, ses deux rétros et son siège presque en cuir, câliner à nouveau ce carrosse royal, parfait pour cacher deux ou trois petits grammes d'un truc ou d'un autre, livraison incluse.

« Hé Bigbus, on reprend le 18 ? » Ça c'est sûr qu'il allait l'entendre. Alors avant, faire vite ! Qui a fait ce coup vache ? Un sacré coup, tordu, fourbe, un

coup de naze. Alors, ça cogite sec : « Les gars bac général du lycée Malraux qui se moquent des laborieux du CFA ? - Possible ! Le concierge de son bloc qui grogne parce qu'ils mettent les pieds sur les murs ? - Possible ! Son beau-père qu'aime pas les petits dealers et qui veut nettoyer tout ça ? - Possible ! Pikouse, le caïd qui vend de la dure coupée et qu'aime pas la concurrence ?- Possible !

Tous des coupables potentiels, en plus de ceux auxquels il n'a pas pensé : le frère de son ex-copine, Franky le teigneux du CFA, le gars du marché auquel il a piqué une écharpe made in China pour un cadeau de Noël... ? Il en peut plus des possibilités, ça fait trop de peut-être, trop d'idées, trop de bousculades dans sa tête de futur couvreur qui voulait faire mécanique.

De l'appartement au CFA, il cherche le long du canal, sous les buissons près des ponts, et ce dimanche matin, il marchotte pour passer le temps, jusqu'à la gare routière, va savoir pourquoi.

Sous les deux abribus du fond, les pièces de seconde main, les restes de petites rapines, les récupérés des bennes du Carrefour, les fringues des petits qui ont

grandi trop vite, s'étalent sur les bâches grises posées au sol. Les Galeries Lafayette du dimanche quoi ! Ça parle, ça discute, ça négocie, ça dit « oui », ça dit « non ».

De loin, il le reconnaît. C'est son casque. Son casque, posé comme une statue sur une petite planche et deux tréteaux, à côté d'une radio des années 80. Son casque comme un trophée, son doudou de la tête avec sa flèche violette peinte au vernis à ongles, son frerot de cœur, de liberté et de deal.

Derrière le casque dressé, il identifie la parka noire, la montre, le sac banane scindant le corps en deux comme un coup d'épée. Sans regarder, maintenant il connaît l'histoire : « Après le scooter vendu, le casque est à vendre. »

Alors reculer, se mettre de trois-quart, faire marche arrière puis observer enfin, pour être sûr. Il connaît cette coiffure, ces sourcils clairsemés, cette posture en avant pour soulager le dos. Il ne va pas lui en vouloir, il ne va rien dire. C'est son Saint Bernard pour l'éloigner des trafics. Il l'aime fort, c'est sa mère. Il repart d'où il vient et gamberge à voix haute

pour se motiver, pensant à l'ancien scoot et rêvant au prochain :« Pff, allez j'y vais, un autre m'attend ailleurs ».

*A. Liscoet*

## **Un monde renversé.**

Il ne se passe jamais rien ici... pensait Adrien en marchant lentement vers le musée des Beaux-Arts où il prenait son service de nuit après la fermeture au public. Depuis 15 ans, il était surveillant de ce bâtiment à l'architecture imposante et de ses collections, il affirmait sans vanité qu'il les connaissait toutes. Il couvait du regard les œuvres sur ses écrans de contrôle, groupés dans son bureau vitré.

Au début de sa carrière, il avait goûté l'immense privilège de la solitude dans ce lieu feutré face aux tableaux éclairés par les seules veilleuses, là où en journée, les visiteurs, parfois connaisseurs, s'agglutinaient nombreux et bruyants.

Dans ses rondes nocturnes, il aimait à s'attarder sur une peinture, détailler avec le faisceau de sa lampe de poche sa composition, des détails passés jusque-là inaperçus. Adrien dans ces moments-là se sentait en communion avec l'artiste peintre. Il lui semblait qu'il entrait dans son intimité,

qu'il comprenait son intention. Son cœur et son esprit s'emballaient.

Il avait élu sa collection préférée, la peinture flamande du 16ème siècle et un peintre Pieter Bruegel l'Ancien. Il aimait ses scènes de vie, ses villages animés, ses nombreux personnages.

Pourtant ces derniers temps, un sentiment de lassitude s'était installé, Adrien rencontrait des difficultés pour mobiliser son attention et rester éveillé toute la nuit, alors il avait trouvé une parade : il lisait, dévorait des livres qui s'empilaient sur son bureau. On y trouvait des nouvelles d'Olivier Adam, Christophe Bigot et Marcel Aymé en particulier « le Passe Muraille ».

Un soir, plus difficile que les précédents, il avait sans même y réfléchir, glissé dans son sac au moment de venir, une bouteille de Clairette de Die. La Clairette c'était un vin effervescent mais aussi le surnom d'une relation de jeunesse, une jeune femme pétillante qu'il avait perdue.

Il fut bientôt envahi d'une douce chaleur intérieure et d'une joie retenue. Son regard s'évadait des écrans, de son livre et entrait dans les tableaux

avec une acuité particulière. Dans son préféré, *Les Proverbes Flamands* sous-titré *Le Monde Renversé*, il perçut le geste d'invitation d'un homme souriant. Il s'interrogea, hésita, sentit sa volonté résister puis son esprit et son corps basculèrent. Il était maintenant sur la place du village mêlé à la foule. Tous les villageois vaquaient à leurs occupations : marchands de primeurs, de volailles, de bestiaux, poissonniers, tanneurs, tisserands, lavandières, soldats, musiciens, ménagères et bourgeois. Après la découverte des êtres, il remarqua les couleurs, le soleil timide du nord, les teintes vives des vêtements, les odeurs prégnantes ou fugaces, les eaux croupies, le pain qui cuisait dans un four, un parfum de linge propre et les bruits de ce nouveau monde. Le clocher sonnait l'Angélus, les gens parlaient, s'interpellaient, criaient. Personne ne semblait surpris qu'il soit là. L'homme souriant l'invitait à poursuivre son chemin et l'entraînait maintenant beaucoup plus loin dans les profondeurs du tableau vers une farandole de danseurs et danseuses. Une fanfare entraînait le groupe.

C'est là qu'il l'aperçut : une chevelure bouclée blonde, un corps mince, un sourire, Claire, il l'appelait avec affection Clairette. Elle était là, dansant parmi la jeunesse avec légèreté et gaîté, il voulut la rejoindre mais elle fut emportée par le flot rythmé. Comme elle semblait heureuse, à la seule joie de sa danse et de l'instant présent ! Enfin elle l'aperçut et sortit du groupe pour venir vers lui. Sans marquer d'étonnement, tendrement, elle le prit dans ses bras et l'embrassa intensément. « - C'est bon de te revoir Adrien, tu en as mis du temps ! » Elle le guida vers le groupe et ils s'abandonnèrent à leur nouveau bonheur, insoucians, virevoltants.

Une main se posa lourdement sur l'épaule d'Adrien et le stoppa net :

« - Mais bon sang, vous ne voyez et n'entendez rien ? Vous avez réveillé tout le quartier ! Une alarme s'est déclenchée, regardez votre écran, un tableau s'est décroché, renversé, mais je ne sais vraiment pas comment c'est possible ! Le pompier posa son regard sur Adrien, l'observa avec insistance.

- Dites-moi, ça va bien ? Parce que là, vous avez l'air tout drôle, éveillé certes mais dans un autre monde... »

Oui, pensa Adrien entre joie et tristesse... Un monde... Je sais maintenant. Un autre m'attend ailleurs.

*C. Letellier*

## La voie des livres

Il ne se passe jamais rien ici. Tout est immobile depuis longtemps. Dans cette version du monde, les livres n'ont aucune valeur. Mais l'ancienne bibliothèque offre une fraîcheur bienvenue dans la fournaise omniprésente. C'est la halte obligatoire pour arriver au bout du chemin qui mène à la Source.

Je l'ai parcouru souvent... mais quelque chose est différent aujourd'hui. J'ai juste besoin de silence, je m'enfonce dans le bâtiment pour échapper aux conversations de mes compagnons. En m'adossant à un de ces si hauts meubles, je provoque la chute de beaucoup de poussière et de quelques ouvrages. Comme je suis scribe, désigné dès la naissance par le Conseil du Village, je suis un des rares à savoir lire. Intrigué, j'en saisis un et l'ouvre : *Le tour du monde en quatre-vingt jours* de Jules Verne. Mes doigts fébriles tournent la page et je plonge dans le récit... ma réalité s'arrête, mon esprit

entièrement happé par la succession des mots, par le rythme que l'écriture de Verne impose.

Je n'ai pas mis quatre-vingt jours à le lire, oh non ! J'y ai découvert un monde incroyable de paysages, de peuples, de couleurs, de bruits. Toute cette vie ! Ayant grandi dans le seul souffle d'un vent permanent, où absolument tout se décline en divers tons de marron, j'ai besoin de voir ! Mes pauses à la bibliothèque se transforment en expédition. Ma quête : des livres illustrés éveillant des explosions multicolores dans ma tête !

A chaque passage dans l'ancienne bibliothèque, j'attrape un nouveau roman. Je rencontre Achab et son immense adversaire, Harry et le collègue de Poudlard, parcours les expéditions de Tesson, le Moyen-Age de Guilhem d'Ussel, frissonne des psychologies insensées des tueurs de Grangé, m'émerveille des mondes fantastiques de Tolkien ou de Martin...

Comment nous, héritiers de ces humains capables de vous faire voyager sans bouger, avons pu perdre cette capacité ? Notre immobilisme me semble de plus en plus insupportable, intolérable !

Dans ma grande naïveté, je décide de présenter mes lectures aux Sages du Conseil, tentant de les convaincre de la nécessité de retrouver la voie des livres. Plus j'argumente, plus je vois leurs visages se fermer. Leurs murmures me sont clairement hostiles. Coupant mon discours, ils me chassent de la Maison, centre de toute la vie du Village. Je rentre chez moi, petite pièce qu'un auteur aurait décrite comme spartiate.

Au réveil, je m'attends à une révolution, au moins un minuscule changement porteur d'espoir. Encore une fois, l'immobilisme a gagné. J'endosse mon sac, rejoins ceux qui partent vers la Source, comme chaque douzième jour du mois depuis mes dix ans. Au bout de quelques pas, je remarque que deux Sages nous suivent, ainsi que cinq membres de la Milice.

Enfin, nous apercevons l'ancienne bibliothèque, mon espace de liberté ! Mais deux miliciens bloquent mon avancée. Mes compagnons de voyage aussi. Je les regarde tous, surpris. Le reste de la Milice et les deux Sages pénètrent dans la bibliothèque. Après une attente qui me semble bien longue, je remarque

de la fumée. S'en suit la course rapide de ceux qui sortent de la bâtisse. Bientôt, d'immenses flammes dévorent cet endroit que je chéris tant. Je n'entends pas le prêche vigoureux des Sages, mes larmes et mon désespoir grandissant sont mes seules sensations.

Depuis, un autre chemin mène à la Source. Chaque jour, je constate que le vide envahit de plus en plus mon être. Tout m'indiffère. Je suis désormais trop conscient de la non-substance de nos vies. Pourtant...

Brisant la monotonie du Village, une femme à la chevelure flamboyante tirant une charrette, s'installe sur le parvis de la Maison, et propose à chacun de restaurer les outils tranchants. Les miliciens jouent des coudes et présentent en premier leurs armes. Patiemment, elle nettoie, lustre et aiguisé chaque lame. De mon côté, je ne possède qu'un seul couteau qui a aussi besoin de plus de soin que celui que je lui porte. Mon tour arrive enfin. J'ouvre mon sac pour le sortir et croise, en relevant la tête, le regard vert émeraude de la rémouleuse. Je prends alors conscience qu'elle a vu les quelques

livres sauvés au fond de mon sac. Un léger sourire se dessine sur ces lèvres, signe qu'elle ne soufflera mot à ce sujet. Alors qu'elle travaille sur mon couteau, j'admire la précision de chaque geste autant que le mouvement envoûtant de ses cheveux roux. Elle me rend mon bien, se retourne et profite du fait que sa meule nous cache des regards pour glisser dans mon sac... un épais volume !

- Bonne lecture, me murmure-t-elle.

Je me délecte de chaque page des mémoires de Long John Silver, redoutable pirate des Caraïbes. Je sais que l'achèvement de ce roman me rendra à la monotonie monochromatique de ma réalité.

Ce soir, la dernière page lue, je me penche à la fenêtre, las. Un reflet rouge attire mon regard. C'est elle, la rémouleuse ! Dans le contre-jour du coucher de soleil, elle sort la main de sous sa cape et dresse bien haut un livre. Elle le replace dans sa cachette et me fait signe de la rejoindre. En une fraction de seconde, mes maigres biens rejoignent mes précieux livres dans mon sac. Je cours vers elle, qui s'en va déjà. Le poids des livres sur mon dos

gène un son à chacun de mes pas qui ne cesse de  
me susurrer cette promesse :

« Un autre m'attend ailleurs ».

*E. Ledda*

## Une vie de chien

Il ne se passe jamais rien ici.

Bastien avait la rage. La rage de rester dans ce trou tout l'été. Putains de vacances. Une année à les attendre et maintenant qu'elles étaient là, il ne savait que faire. La journée à zoner, l'après-midi à s'ennuyer et la soirée à piétiner en groupe autour de la cahute près du terrain de foot. Et pourtant, il donnerait tout pour revenir à cet ennui. Avant les ennuis.

Tout est parti d'une histoire de Sofia. Week-end chez la grand-mère dans un autre trou ; la voiture qui déborde, les enfants, le chien et tout le reste qui ne va pas servir mais qu'on emporte quand même. Ça n'a pas raté, en repartant, on oublie le chien. Le petit criait tellement qu'on s'en aperçut deux heures plus tard. « Tu le crois ça, deux heures pour voir que le clébard on l'avait pas pris ! » Demi-tour. On regarde partout, on gueule partout. Plus de chien. Il s'était barré. Trajet retour en silence. « Et hier matin, je me lève et qui je vois assis derrière la porte vitrée

du jardin ? le chien. Mon chien ! Revenu tout seul alors que la grand-mère habite à 200 bornes ».

Bastien l'avait traité d'idiote, que c'était sûrement sa grand-mère qui l'avait redéposé. Jako avait déjà entendu une histoire pareille d'un chien qui retrouve sa trace après plusieurs semaines. Mais le chien de Sofia, con comme il est, ça l'étonnerait. Retourner dans un trou alors qu'on avait la liberté d'en échapper, ça oui, fallait être bien con avait enchéri Achille. Le débat avait duré toute la soirée, pour une fois qu'ils avaient un truc à se dire, ils n'allaient pas le lâcher.

C'est Jako qui a eu l'idée. Les autres sont partis au quart de tour ; l'allumette qu'on craque dans un désert d'ennui. Puisqu'on ne pouvait pas savoir si un chien savait retrouver sa trace, on allait le prouver, lâcher des chiens à 100 bornes et voir si le clébard savait rentrer tout seul au bercail. « - Ah oui, et avec quels chiens, bêtasse ? lâcha Bastien. "des chiens, y'a que ça ici, dans ce trou, y'a des chiens et des vieux", avait dit Achille de sa voix nasillarde. Rendez-vous était donné pour le lendemain soir, chacun devait se pointer avec un

chien. Sofia prêterait sa caisse, le chien qui se perd et qui revient, elle avait déjà donné.

La journée suivante fut de loin la plus palpitante des vacances pour nos trois compères. Trouver un chien, la belle histoire ! On les entend gueuler toute la journée et quand on veut en chourer un, plus personne. La sale histoire.

Le soir, près de la cahute, Sofia attendait déjà dans sa voiture, clope au bec. La chaleur tombait doucement, elle s'était dit qu'elle les attendrait pour ouvrir une bière mais ça n'avait pas tenu. Déjà, la deuxième bière était bien entamée. C'est Jako qui arriva la première, un bichon frisé dans un sac. On voyait juste sa petite tête avec son cou blanc entre la lanière d'une poignée. Elle n'a pas voulu lui dire comment elle avait mis la main dessus. Bastien avait dégoté un labrador qui attendait à un poteau, devant la poste. Il l'avait décroché puis appâté derrière le bâtiment avec une côte de porc piqué dans le frigo de la daronne. Pour rester discret, il s'était baladé sur des chemins de campagne toute l'après-midi avec la bestiole en laisse. Docile l'animal, presque trop facile.

Quand Achille débarqua, il faisait presque nuit. Les avant-bras griffés et les cheveux en pagaille. Toute la journée à se farcir un border collie qui gueulait à n'en plus finir. Il avait trouvé refuge dans les bois, une belle journée de galérien. La voiture fut chargée, le labrador et le border dans le coffre, Jako garda le bichon dans sac sur ses genoux. Ils roulèrent une heure puis lâchèrent les chiens à un croisement. Demi-tour immédiat pour ne pas regretter les chiens qui gueulaient déjà. Pause clope à mi-chemin et retour dans leur trou.

Le lendemain fut passé à attendre les chiens. Attendre, ils savaient faire mais attendre et savoir que quelque chose va se passer, c'est plus la même chose. Le surlendemain rien non plus ; pas un des chiens à l'horizon. Sauf Achille qui arriva à la cahute avec une affichette de chien. Le bichon était recherché. Ah merde, ça, ils n'y avaient pas pensé. « Saleté de vieille mémé à son chien chien » soupira Jako. Le petit jeu prenait de l'ampleur.

C'est le troisième jour au matin qu'Achille avait revu le border. Aux bras de son maître comme s'il n'était jamais parti. Et pourtant, il en était sûr, ce

collier vert, ce pelage, ces tâches, c'était bien le « sien ». Il avait dû rentrer dans la nuit. L'après-midi fut occupée à boire des bières devant l'église du trou. Un vieux tout essoufflé remonta la rue en claudiquant cherchant de l'aide. Il hurla qu'il fallait un médecin, qu'un gars s'était fait renverser, que le sang coulait partout, que la boîte crânienne...

Ils arrivèrent sur place, déjà un attroupement s'était formé. Un gars gisait là sur le ventre, les bras en croix, une canne blanche au bout d'un bras. « Un aveugle ! » confirma une vieille. Un vieux avait renchéri « Bah c'est p'tit Louis, deux jours que son labrador a disparu, comment il fait le pauvre gars ? ». Bastien avait failli défaillir. On allait le retrouver, c'était sûr. La fin d'un monde, il lui fallait quitter ce trou. Il avait pensé « Un autre m'attend ailleurs ».

*J. Drago*

## **Intrusion**

Il ne se passe jamais rien ici ! Ça le surprend toujours ! Pourtant c'est ce qui lui donne le courage de pénétrer dans la maison presque sans crainte d'être surpris car, oui, le silence est total. Cependant le manque d'odeur le perturbe, le mélange de viande bouillie et de fromage lui plaisait bien autrefois. Désormais plus rien ! Mais peut-être est-ce un piège ! Il s'arrête sur le seuil après avoir franchi la porte du garage. Il sait qu'il n'est pas le bienvenu ! Pourtant, il ne fait rien de mal ! Il faut bien qu'il se nourrisse ! Vivre dans la rue n'est pas toujours évident et les services de nettoyage de plus en plus efficaces font qu'il y a de moins en moins de restes à manger. Il a erré hier toute la journée sans avoir grand-chose à avaler. Sans compter qu'une bagarre a failli lui coûter un œil !

S'il se rappelle bien, il peut atteindre la cuisine par le petit couloir, il suffit de se faufiler dans l'interstice, là comme ça ! Il fait bon ici !

Toutefois il fait moins chaud qu'autrefois et l'ambiance lui semble aussi différente. Il n'y a jamais eu beaucoup d'animation, d'accord, mais il y avait tout de même des petits bruits qui le faisaient sursauter. Là, rien ! Pour autant, ça ne le rassure pas !

Dans la rue, l'agitation est permanente et le danger est à tous les coins de rue. On en sort aguerri, en état d'alerte maximum, il en résulte une excitation vitale innée. On ne dort pas, on ne mange pas, on ne se pose pas sereinement. On apprend à vivre par à-coups ! Aussi, ce calme absolu est perturbant !

Allez ! Il faut qu'il se remue, qu'il avance ! La maison paraît déserte mais qui sait si quelqu'un ne va pas débarquer soudainement. Il faut qu'il trouve à manger rapidement et qu'il sorte avant d'être surpris. Mince ! La cuisine est trop propre et dégage une odeur acide. Il cherche, il fouille, bon sang il y a bien un petit truc à se mettre sous la dent ! Il fait le tour, s'arrête, soulève, contourne, bouscule une corbeille à pain qui perd un peu d'osier. Il lèche même le plan de travail duquel il ne retire finalement rien d'autre qu'un goût amer. Tout cela est

déstabilisant et il perd espoir. Soudain il pense à la petite pièce, à côté, en principe pleine de réserves ! Il s'emballe, il va trop vite et se cogne avant de passer la porte entrouverte. Il s'arrête, peut-être a-t-il fait un peu trop de bruit cette fois ? Il a peut-être même crié lorsqu'il s'est cogné. Non ! Tout semble endormi ! Il tente de repérer des odeurs, mais là également, rien de ce qu'il a connu avant ! Il repère des miettes par terre. C'est maigre, il ne peut pas se contenter de si peu. Il fouille de plus belle, la faim dévorante semblant faire crier ses organes ! D'ailleurs il se fige tout à coup ! Est-ce de lui que sort ce son bizarre ? Non, ce n'est pas lui ! C'est un bruit qui vient de la porte d'entrée et puis, très vite, des voix !

Il s'affole et se cache derrière un énorme bloc blanc. Il s'emmêle à cause des tuyaux à l'arrière. Son cœur bat à tout rompre. Les pas se rapprochent. Les voix s'emmêlent : une voix grave et une fluette. Elles avancent. Il entend le contact des clés sur un meuble. Puis des pas rapides et légers dans les escaliers qui font résonner le plafond au-dessus de lui. Mais ça l'effraie moins que les autres pas qui avancent vers lui. Il se serre encore davantage

derrière le bloc blanc mais ce faisant, il sent qu'il se met dans une impasse. Si l'on rentre dans la pièce, il sera coincé, la fuite sera impossible. C'était dangereux, il le savait, il n'aurait jamais dû revenir ici ! Il voulait seulement manger un peu et repartir. Doucement, là, calme, il faut qu'il analyse la situation ! Le mieux, c'est qu'il se dégage doucement de ce cul de sac. Il doit pouvoir contourner les fils et passer de l'autre côté du bloc. C'est mince mais il n'est pas gros. Il faut juste qu'il arrête de trembler ! La voix grave est dans la cuisine. Elle appelle plusieurs fois. Chaque fois il sursaute mais il avance vers le deuxième passage. Il entend à nouveau le plancher au-dessus de lui frémir puis le bois des marches craquer. La voix fluette a désormais rejoint la voix grave dans la cuisine. Il s'arrête alors le souffle court.

Dans la cuisine, on entend bouger des objets puis l'eau qui coule. On boit. Il aurait dû boire aussi ! Il n'y a pas pensé tant la faim était grande. Il salive. Il entend qu'on remue à nouveau. Des choses glissent sur le sol. Et puis une voix se fait plus forte et soudain la porte s'ouvre, la lumière envahit

l'espace. Il a juste le temps de s'engouffrer dans un recoin. Il tremble, c'est sûr, il est perdu !

Mais non, la porte se referme un peu, il entend que ça cogne un peu dans les murs. Il a du mal à respirer, son cœur va s'arrêter, mourir ainsi coincé sans avoir même pu manger un dernier repas, quelle injustice ! Non, il faut qu'il sorte ! Il est sûr de pouvoir atteindre la porte du garage par laquelle il est rentré. Il doit courir vite. Allez, courage il faut le tenter ! Il doit sortir de là !

Soudain la porte s'ouvre à nouveau, la lumière fuse, quelqu'un est là avec un bâton. Il n'a pas le choix ! Il doit y aller ! Il prend son élan, son cœur explose. Il sort et court autant qu'il peut ! Une voix hurle, quelqu'un saute, un autre court. Il est désorienté. Il n'aurait jamais dû s'introduire dans cette maison ! On se met à le poursuivre, il ne sait plus où aller. Il dérape, la voix crie encore plus. Il pousse un cri également. Il se cogne, glisse, s'accroche, se relève, repart. Il entend les pas à quelques centimètres de lui. Alors il fonce de nouveau tout droit coûte que coûte vers une ouverture.

Oh non, non ! C'est un piège, il n'y a rien derrière ! Aucune porte ! Aucune ouverture ! Il est bloqué, il tente le tout pour le tout et fait demi-tour. Mais le passage est fermé, quelqu'un a mis un truc devant, incontournable. Un bâton s'abat à quelques centimètres de lui ! Il est terrorisé. Il n'a plus rien à perdre. Alors en tremblant il regarde en face ses agresseurs avec leurs voix emmêlées qui résonnent trop fort. Il supplie du regard. Ça ne peut pas finir comme ça, ce n'est pas possible !

- Chérie ! Chérie ? Calme-toi, c'est bon. Je l'ai eu ! Arrête de pleurer, je suis là ! Là ! Voilà ! Enfin ma chérie, tu dois bien de douter qu'il y en a plein comme lui ! Du temps de ta mère, c'était déjà le cas ! Ça fait cinq mois maintenant, je sais que c'est encore douloureux pour toi mais il faut te résigner à la vendre cette maison ! Regarde il y a des trous et des recoins partout. C'est évident que ça va en attirer plein de son genre. Et encore, on a eu la chance de passer aujourd'hui, imagine, il se serait installé pour fonder une famille ! Beurk, rien d'y penser j'en frissonne. Allez passe-moi un sac, je vais le jeter à la poubelle, sale bête ! Pouah, il pue ce rat,

c'est une horreur ! Non, vraiment chérie, il faut que tu décides à vendre ! Je te le répète, dis-toi bien qu'on l'a eu celui-là mais, je suis prêt à prendre le pari que si je fouille à fond cette vieille baraque, un autre m'attend ailleurs !

*C. Simon-Quintin*

## Les trois coups

« Il ne se passe jamais rien ici ». Juchés sur vos tabourets au comptoir du Café des Sports, toi et les autres le répétiez à loisir, un verre de bière à la main. Arrivée au village le matin même, silencieuse, attablée dans un coin, je t'observais.

Quand tu as franchi la porte je t'ai tout de suite reconnu. Merci les réseaux sociaux et la presse locale. C'est que tu es une petite célébrité Théo, le meilleur buteur de l'équipe de foot ! Beau gosse – j'en conviens – tu étais entouré d'un auditoire suspendu à tes lèvres. Une vraie vedette. Ensuite pendant quelques jours j'ai étudié tes faits et gestes, je t'ai suivi.

Et ce matin, nous voici tous les deux au bord de la rivière.

Vous aviez tort, il s'en est passé des choses ici. L'accident de Lucas par exemple. Lucas, douze ans, solitaire, chétif, bousculé par les plus grands à la sortie du collège, chahuté dans le car scolaire. Un

jour, en revenant de la fête foraine, il a traversé la route. Sans regarder. Une voiture l'a fauché.

La petite sœur de huit ans qui a tout vu de l'autre côté de la route c'était moi. Imagine le choc ! Lucas inerte, le bitume qui rougit... Ces images je les ai gardées longtemps dans la tête. Obsédantes, elles m'ont torturée le jour, poursuivie la nuit dans des cauchemars.

Ce qui s'était passé juste avant ? Plus aucun souvenir.

Quelques mois plus tard mes parents ont décidé de quitter le village. Pour me protéger, me faire oublier ou pour fuir leur propre chagrin, pour toutes ces raisons sans doute. Ça n'a pas été facile, tu peux me croire mais peu à peu, de psy en psy j'ai pu récupérer un certain équilibre. Un équilibre incertain diraient les mauvaises langues qui me trouvent un peu bizarre. Mais qui n'a jamais été un peu bizarre ? Et puis mes parents sont morts eux aussi.

Qu'est-ce qui m'a ramenée ici après toutes ces années ? Tu vas le savoir. C'est la malle dans le grenier. En soulevant le couvercle poussiéreux j'ai découvert un petit trésor : des bandes dessinées, des

livres scolaires, quelques vêtements, des posters... Je croyais qu'ils avaient effacé le passé, mais mes parents avaient gardé dans cette malle quelques souvenirs de leur enfant. Mon regard a été attiré par un jouet qu'il avait conservé, un petit accordéon.

J'ai dégrafé la sangle pour libérer le soufflet. Il était en mauvais état et présentait des déchirures. Une petite voix s'est fait entendre, tout doucement d'abord puis plus distinctement. « J'ai une cachette » m'avait dit Lucas un jour et je l'avais imaginé y mettre quelques bonbons. En glissant la main dans une déchirure, j'ai trouvé un carnet. Il y racontait ses misères, les moqueries, les coups de pied dans le cartable, les petites rapines dont il était victime. Il y citait des noms.

Je l'ai lu et relu. Des tas de souvenirs enfouis au fond de ma mémoire ont refait surface au fil de mes lectures. Et soudain le déclic. Le déroulement de l'accident s'est précisé. J'ai revu Lucas courant sur le chemin qui traversait le bois. La grande route, la voiture. Il y avait aussi sortant du bois, deux silhouettes qui le poursuivaient et que j'ai reconnues.

*Demain je serai tranquille à la fête foraine.  
Théo et Max n'y seront pas. C'étaient les derniers  
mots qu'il avait écrits sur le carnet. Il se trompait.*

Une froide colère s'est emparée de moi. Pas question que tu t'en tires comme si de rien n'était. J'ai voulu venger mon frère harcelé jusqu'au bout, te faire souffrir, te jeter ma hargne au visage et plus encore si possible.

Ce matin comme tous les matins tu es allé courir. Même parcours tous les jours, le chemin surplombant la rivière et puis à la fin, tu franchis le muret qui le borde pour t'offrir une pause téléphone. Aujourd'hui, tu as dérapé, dévalé la pente entraînant une chute de pierres. Je t'attendais un peu plus loin et quand je suis arrivée près de toi, il était trop tard. Ta tête avait heurté l'arête tranchante d'un rocher et un flot de sang s'échappait de ta gorge, sans doute un tesson de bouteille croisé dans ta dégringolade.

Tu ne peux plus m'entendre mais je te le dis quand même. Tu n'es qu'un minable qui m'a volé ma vengeance. Mon poing serre le couteau qui t'était destiné et je crie tandis que mon bras s'élance et frappe. Une fois, deux fois, trois fois...

Il ne se passe jamais rien ici. Pas sûr que demain on entende cette rengaine au Café des Sports à l'heure de l'apéro. J'enrage mais il me reste encore un atout. Max. Ici je n'ai plus rien à faire, le problème est réglé. Un autre m'attend ailleurs.

*C. Ribas*

## **La chambre du fond**

Il ne se passe jamais rien ici, c'est pourquoi au début, bien sûr, on n'a pas compris. Encore maintenant le patron quand il raconte cette histoire, c'était toujours comme ça qu'il commence, par sa stupéfaction « A dis donc ! Ben mon vieux ! ... Jamais vu ça ! ». Pourtant ici à Recouvrance, à l'hôtel, on est habitués à voir des trucs bizarres, des gens et des bestioles qui viennent d'ailleurs. Des comportements à peine civilisés mais on ne fait plus attention, ça va ça vient. C'est la mer qui les rend comme ça ou la terre.

Le premier est descendu de son bateau avec son paquetage. Ivre mort. Complètement bourré ! Et méchant. Vociférant. Il voulait une chambre, je lui ai donné la plus isolée, la chambre du fond. Il a monté ses affaires, ses outils, des paquets, péniblement avec l'aide d'un gamin en se cognant partout, en jurant, en traînant des coffres sur le plancher. Qu'est-ce qu'ils font de ce qu'ils rapportent, ces gars là qui n'ont pas l'air d'avoir de maison ni de famille, qui passent leur

temps en mer ou au bistrot ? Il a continué à faire du raffut un bon moment, à déplacer son fourbi, à beugler sous l'effort ou la colère, à trépigner on aurait dit. Et puis ça a fini par s'arrêter. Bon, c'est comme ça que ça se termine d'ordinaire. Quand ils s'en vont, je n'ai plus qu'à nettoyer la piaule.

On ne s'est pas inquiétés tout de suite quand il n'est pas descendu le lendemain matin, on s'est dit qu'après la cuite de la veille, il était incapable d'avaler un petit déjeuner. Mais tout de même au bout d'un moment, le patron est monté voir où il en était et là il a vu : le type était tout habillé, encore dans ses vieilles frusques de travail, allongé en travers du lit. Mort.

Le deuxième est arrivé quelques jours plus tard. Il pleuvait à torrent. Un même comme ceux qui traînent sur le quai avec un regard à la fois méfiant et suppliant. «Ne me rejetez pas». Mignon avec ça. Il avait dû en baver sur son bateau avec sa jolie petite frimousse. Il ne tenait pas debout, il tremblait de fièvre. Il n'aurait pas été si maigre, je crois que ses tremblements auraient fait bouger toute la bâtisse. L'hôtel était plein, il ne restait que la chambre du

fond. Il s'y est tout de suite installé, il s'est jeté sur le lit sans défaire son bagage. Il voyageait léger, le petit blond.

Après le service je suis montée lui porter un bol de soupe. J'ai frappé à la porte mais il n'a pas répondu, j'ai pensé qu'il dormait et je suis redescendue avec ma soupe un peu déçue, trop fatiguée pour y repenser.

Le lendemain on l'a retrouvé mort, les cheveux collés au front, la bouche grande ouverte, les mains crispées sur l'édredon. Pauvre gosse, ça ne ressemblait pas à une mort facile.

Le troisième cherchait un embarquement. Plein d'énergie et d'illusions, il ne semblait pas avoir beaucoup navigué et paraissait s'intéresser plus aux escales qu'aux bateaux. Je me suis dit : « Un pêcheur qui veut voir du pays ». J'aime bien les imaginer moi ces gars de passage. Le soir il a longuement écouté les matelots réinventer leur pauvre vie, il semblait gober toutes leurs fanfaronnades comme pour conforter son choix. Il a fini par monter, le pas lourd, jusqu'à la chambre du fond.

Le lendemain, celui-là aussi était mort dans son sommeil et là on s'est dit que ça suffisait, qu'il y avait peut être bien quelque chose à comprendre avant qu'on ne parle dans toute la ville de la Chambre Maudite. Les gendarmes se sont sûrement dit la même chose. Ils sont arrivés à deux, un peu nonchalants, ne sachant pas vraiment ce qu'ils cherchaient. Ils ont commencé par nous interroger : nom, prénom, emploi du temps, la routine, avant de demander à voir la chambre où se trouvait encore le corps de ce jeune gars qui semblait supplicié. A la vue du mort peut-être, ils ont enfin semblé s'intéresser à ce qui devenait du coup une affaire, ils ont fouillé son sac, ça n'a pas pris bien longtemps et n'ont pas dû apprendre grand-chose sinon son identité et qui ils allaient devoir prévenir, une mère sans doute ou une sœur. Un moment pénible en perspective pour plus tard. Indécis, ils ont continué à fouiner dans la chambre, par ci par là, il y avait si peu d'objets personnels et la pièce était si sommairement meublée : un lit bien au milieu, recouvert d'un édredon qui cachait miséricordieusement une partie du corps, une table,

une chaise pailée plus que fatiguée, un broc et une cuvette sur un guéridon. Trois fois rien, quoi.

Et puis dans un angle, ils l'ont vue la petite tueuse, la boule de poils, de venin et de haine, les pattes repliées, prête à se défendre.

Depuis j'ai quitté ce boulot, un autre m'attend ailleurs.

*F. François*

## **Au nom de la grive...**

Il ne se passe jamais rien ici. Plus jamais rien.

Il n'y a plus de mauvaises herbes. Ni de bonnes herbes d'ailleurs. Je me suis souvent demandé ce que des herbes pouvaient avoir de « mauvais ». Surtout celles qui poussaient là. Elles ne faisaient de mal à personne. Elles se contentaient de pousser et de servir de refuge aux escargots. Je n'aime pas les escargots. Ils bavent. Je n'ai jamais aimé la bave. Ni la bave d'escargot, ni la bave de personne. Je n'aime pas les escargots mais j'aime bien les grives qui aiment les escargots. Les grives sont jolies avec leur plastron beige moucheté de noir. Elles se régalent d'escargots. Elles les prennent dans leur bec, s'envolent avec, et les lâchent, de haut, sur des pierres, pour casser les coquilles et pouvoir les manger. J'aimais voir les grives manger les escargots cachés dans les herbes. Mais maintenant, il n'y a plus de mauvaises herbes, il n'y a plus d'escargots, il n'y a plus de grives. Il ne se passe plus jamais rien, ici.

Un jour, quelqu'un m'a dit : « Tu peux t'occuper des mauvaises herbes ! » Il ne m'a pas demandé si « j'avais envie » de m'occuper des mauvaises herbes. Il m'a dit que je « pouvais » m'occuper des mauvaises herbes, et donc que je « devais » m'occuper des mauvaises herbes. Parce que lui « devait » recruter un « emploi protégé », et qu'étant la personne idéale pour cet « emploi protégé », il ne voyait pas à quoi m'occuper d'autre qu'à m'occuper des mauvaises herbes du parking de « son » supermarché. Lui, c'était le directeur de ce supermarché. Il m'a précisé : « Pour le salaire d'un emploi protégé, il n'y a pas d'exigences exagérées à avoir. »

Il m'a remis un bidon de *Roundup* et m'a dit : « Vas-y, occupe-toi des mauvaises herbes ». Sur l'étiquette du bidon de *Roundup*, il y avait écrit : « *Ce produit, pour inoffensif qu'il soit, demande quelques précautions à l'utilisation. Le port de gants, de lunettes de protection et de masque est vivement conseillé.* » Monsieur le directeur ne m'a remis ni gants, ni lunettes, ni masque. Je n'ai rien demandé : je suis un « emploi protégé », avec des

exigences tout à fait raisonnables. On m'a dit « Occupe-toi des mauvaises herbes », je ne suis pas un fainéant, je m'en suis occupé. Bientôt, plus aucune touffe d'herbes folles n'est venue polluer le bitume immaculé du parking du supermarché. Pas un brin d'herbe, pas une coquille d'escargot, pas une fiente de grive, pas un insecte rampant ou volant... rien qui puisse perturber en quoi que ce soit le roulement des pneus sur le revêtement. Un lisse parfait. Mais, plus d'herbes, plus d'escargots, plus de grives, il ne se passe plus jamais rien ici.

Enfin presque. Il s'est quand même passé quelque chose. J'avoue. Dans un coin du parking où personne ne va jamais, j'ai laissé pousser une toute petite touffe d'ambroisie. Exprès. Plus tard, je suis allé voir si des escargots y avaient trouvé refuge. Juste à côté de cette petite touffe verte, sur le bitume, j'ai trouvé le corps inanimé d'une jeune grive. Encore souple et tiède. Je l'ai mis dans une boîte en carton. Et j'ai jeté la boîte dans un conteneur du supermarché. Je suis triste. Je crois que c'est moi qui l'ai tuée. Elle a dû manger un escargot contaminé par le *Roundup* et s'est empoisonnée.

Assis sur mon bidon de *Roundup*, je regarde les voitures rouler sur le bitume bien lisse du parking, et les clients qui transfèrent, de leurs caddies à leurs coffres, les produits « bio » qu'ils viennent d'acheter. Les clients ne me regardent pas. Comme les caissières d'ailleurs. Personne ne me regarde... Je suis triste, et encore autre chose. Autre chose que je ne connaissais pas. Je crois qu'on appelle ça « *la colère* ». C'est ça : je suis triste et en colère.

Nous étions en période de canicule et, un matin tôt, j'ai versé trois bidons de *Roundup* dans la climatisation du supermarché.

Il n'y a plus de directeur, plus de clients, plus de caissières... il n'y a plus de supermarché. Plus personne ne voudra revenir faire ses courses ici, même pour acheter du « bio ». Tôt ou tard, les mauvaises herbes s'installeront à nouveau : l'ambrosie, la renouée du Japon, les pissenlits, les chardons... Les escargots viendront y trouver refuge et pitance et les grives y tiendront banquet. Je n'en suis pas fier pour autant...

Cette nuit, j'ai fait ce rêve. En couleur, comme si je le vivais. Je me voyais faire tout ça, éprouver cette tristesse, et cette colère... En me réveillant, je me suis senti heureux. C'était un rêve ! Alors j'ai gardé les yeux fermés, pendant longtemps, en me répétant : « Évidemment, c'est un rêve, je n'ai pas pu faire ça, pas moi ! » Puis j'ai ouvert les yeux. Et j'ai vu les murs et les barreaux de ma cellule. Et, Docteur, je me suis dit : « Oui, je l'ai fait, c'est bien moi qui ai fait ça ! » Docteur, est-ce que c'est moi ? C'est moi ou c'est un autre qui a fait ça ? Dites-le moi, Docteur ! C'est moi, je le sais bien, Docteur ! Mais un autre moi existe, non ? Un autre m'attend ailleurs. »

*O. Mayer*

## **La faiseuse de ménage**

Il ne se passe jamais rien ici.

En ce lieu se trouve la chambre de Madame Le Bihan Denise. Cette octogénaire partage cette bâtisse avec des personnes aux âges mûrs et à charge de professionnels de santé. Son espace, dépourvu d'agitation, se dote d'un mobilier succinct, d'un sol de marbre, de murs blancs sans éclat. Cette pièce, si généreuse autrefois, s'est doucement dévêtue de tous ces objets de ses défunts camarades. Aujourd'hui, l'univers familial et raccroché à l'identité de Denise démontre un déclin social, familial et médical.

Néanmoins, le cadre de sa baie transparente sublime un parc verdoyant. Celui-ci s'anime parfois de scènes surprenantes aux protagonistes costumés de blouses bleues, aux allures frivoles et enjouées, mais armées de mystères. Le chant des volatiles perce le double vitrage et amène une fine musicalité dans ce cloître silencieux. Là où seul le son d'un respirateur résonne continuellement. Ainsi, Denise se retrouve isolée, avec ce compagnon artificiel,

allongée sur ce meuble aux quatre pieds avec assise mécanisée.

Depuis plus de vingt ans, je maintiens mon rôle de technicienne de surfaces de cette demeure aux chambres numérotées. Il n'est pas rare que je sois confrontée aux caprices et à la mauvaise humeur de certains résidents. Mais ces personnes riches d'histoires m'interpellent, et envoûtent mon âme d'archives extraordinaires. Je les écoute malgré le peu de temps imparti. Alors je préfère faire l'impasse sur mes tâches au détriment de leurs poussières de souvenirs. Ils ont tellement à m'apprendre.

Avec Denise, l'entretien de sa mansarde s'est transformé en rendez-vous où les paroles se sont déliées au fil des étés. L'accès à son intimité se reflétait sous toutes formes d'objets insolites ; des photographies, une poupée en porcelaine, un chiffon brodé avec un prénom, un châle troué et reprisé, une collection de cartes postales, un jeu d'échecs, un Leïca obsolète, une panoplie colorée de chaussettes pour bébé.

À présent, il ne reste plus que le cliché de ces enfants. Grâce à ses révélations, je sais qu'ils n'ont

aucun lien de parenté. Néanmoins, ils lui ont apporté ces petits riens qui ont embelli son existence. Des baisers, des câlins, des rires, de la tendresse et de la vie. Ils ont comblé son manque. Denise regrette de ne pas avoir fondé une famille. Infertilité et refus d'adoption ont accentué ce besoin d'accompagner ces mêmes aux situations difficiles. Engagée dans l'aide humanitaire auprès des enfants défavorisés dans divers pays, puis intervenante en orphelinat et en famille d'accueil, elle s'accordait à vouloir leur bien-être, persuadée que la jeunesse d'aujourd'hui fera l'accomplie de demain. Elle sollicitait l'écoute, la psychologie positive, la bienveillance, le partage, la cohésion et mettait tout en œuvre pour bâtir de bonnes bases.

L'état de Denise se dégrade. Elle s'essouffle. La souffrance, la solitude et l'irréversibilité de sa situation présagent un avenir chaotique. Elle patiente depuis une semaine. La belle dévouée s'est radicalement transformée en monstre pétrifié. Cette femme au regard pétillant, à la démarche vivace, aux discours convaincants s'est métamorphosée en chiffons malodorants. Ses joues creusées, ses yeux

cernés, l'intensification de ses segments marron avouent l'extrême douleur à laquelle ses songes la confrontent. La finesse de son drap laisse apparaître des os saillants démunis de masse graisseuse et musculaire. Mes interrogations demeurent sans réponse depuis qu'elle est reliée à ce respirateur artificiel. Et pourtant ! Pour elle, je dois agir à présent.

Soudain, je m'attelle à la tâche et commence par la désinfection des surfaces. Je poursuis avec les sanitaires où il n'y a plus grand-chose à faire. Le secret règne.

*Il ne se passe jamais rien ici.*

Puis je débranche et branche mon aspirateur. Il est temps de céder à sa demande. Mon balai à électricité fonctionne sans exécuter le moindre mouvement. Il n'y a rien à ramasser. Le sol brille. Aucune saleté. Dans ce dernier souffle, je m'approche et lui tiens la main. Ce sera un accident, une faute professionnelle, mais un accord entre nous. Son visage évoque enfin la sérénité. Une évidence. L'arrêt de son cœur ne tarde pas. Puis le bip final. À nouveau, je débranche mon aspirateur et rebranche

son respirateur. Je me dirige aux toilettes afin de régurgiter. Je ne m'accoutume pas à leurs demandes de plus en plus fréquentes. Mais la raison et leurs sollicitations récurrentes me poussent à récidiver. Le ménage est terminé. Je farde mon visage d'un soupçon d'affolement et d'empressement, dissimulant cependant cette nausée habituelle.

Comme à l'accoutumée, les infirmières ne me suspectent pas et ne m'interrogent même pas. Elles constatent puis exécutent à leur tour leurs gestes ritualisés. Ce n'est pas la première fois que je commets une telle erreur.

Je range mon matériel. Un autre m'attend ailleurs.

*M. Agnès*

## **Rompre les amarres**

Il ne se passe jamais rien ici. C'est ce qu'il dit. C'est ce qu'il pense. C'est aussi ce qu'elle pense. Mais elle, elle ne dit rien.

Il a 50 ans. Et depuis deux ans, il a quitté son travail. Il a quitté le monde aussi. Il ne m'a pas quittée, moi, sa femme. Depuis plusieurs années, il se déleste. Comme dans un navire qui n'avance plus et menace de sombrer, il écope. Sa pompe de cale a lâché, celle qui lui permettait de rester à flot, d'avancer droit devant, sans boussole ni compas, sans écueils ni doutes. Poitrine gonflée. Il n'a rien vu venir mon capitaine, trop attaché à garder le cap. Ses soutes se sont remplies, sans vagues ni remous, inéluctablement. Le fier vaisseau a ralenti, s'est enfoncé et pourrait bien sombrer... Jeune et fringant, il avait abordé la capitale et conquis ses galons. L'amour et la mer le ramenaient chaque vendredi soir me retrouver, moi, pour sillonner les sentiers côtiers, ma main dans la sienne, son regard vers l'horizon. Il a viré de bord. Quitté la pleine mer

et accosté dans la petite mer. Vingt ans et quatre enfants plus tard, après avoir éclusé quelques fonctions qui l'intéressaient de moins en moins, je crois qu'il a sombré. De ports valables en ports passables, de ports connus en ports perdus, il a dérivé... Adolescent, il cabotait dans les rayons de la bibliothèque ; il était Slocum et Moitessier, Monte-Cristo et Gerbault. Achab et Bombard... Quelque chose s'est perdu en route, passé par-dessus bord, sans gerbes aucunes. Alors il écope. Tout seul même au milieu de son équipage. Une pauvre bouteille en plastique découpée. C'est lent. C'est long. C'est la mer à boire... Il rame mon galérien, mis aux fers volontaire. Son ancre est dans sa tête. Sa soute est pleine et la ligne de flottaison a largement disparu sous la surface. Seul le roof surnage vaguement. Témoin silencieux que le naufrage n'a pas totalement eu lieu. Encalminé. Vaisseau fantôme... Lui passe son temps réfugié à fond de cale.

Comment ai-je pu échouer dans une maison à la campagne. Des gars déjà à moitié partis au large. Une femme qui n'est jamais là. Une fille qui me

regarde comme un dieu. Dieu incapable, chargé de repas à préparer, de courses à faire, de livres, de fringues, de bocaux dans la cuisine, de jouets dans le grenier, d'outils inutiles dans un garage encombré. De pelouse à tondre. Et vide de rêves. Porte-containers sur une mer étale. Pétrole putain ! Merde ! Des mois que je vends des merdes à 2 balles sur internet, que j'entasse des saloperies sans jamais aller à la déchetterie. Des mois que je m'agite à tout déplacer. Des années qu'elle a désinvesti la maison. Des années que je me débats pour ne pas me noyer. Que je sens le fond se rapprocher. Que j'écope à tour de bras. Et le niveau qui ne baisse pas. Je crie, je hurle. Tempêtes régulières. Éclaircies froides et grains violents... Partir ? La tentation de l'île déserte. Délivré. Solitaire. Demain, je partirai. Fausses excuses et bonnes raisons et demain reste demain. Je reste à quai. Fini d'écopier. Je regarde le naufrage et je m'en fous. Avec l'alcool, tout passe.

Mon homme est là. Son absence n'a pas été facile. Il fait tant de choses à la maison. Je crois que son quotidien le rattache à la vie autant qu'il l'en éloigne. Une bouée accrochée à une ancre. Tout faire

pour nous, pour ne pas penser à ce qu'il pourrait faire, lui. Moi, je sors. Pour trouver ailleurs... Il est de retour. Il a réussi à lever l'ancre. 52 jours. Pas d'embarquement, juste un train pour Saint Jacques. Compostelle. Et un retour à pied. Remonter le courant des pèlerins. Pour ne pas se perdre dans le flot. Croiser des visages plutôt que de suivre des dos ; c'était son idée. Croiser des gens sans possibilité de les rencontrer ; c'est ce que moi je pense. S'affronter lui, pas les autres. Il a frappé à la porte, sans l'ouvrir pour rentrer chez lui. Cheveux hirsutes, barbe fournie. Vaguement vagabond.

C'était là que je voulais arriver. Assis sur la terrasse, les pieds nus plongés dans une onde herbeuse, les mains posées sur les planches, je regarde la prairie qui s'écoule. Je dis sans la regarder, C'est ici que je veux être . Elle me répond Ici ? Je hoche la tête. Je dis Ici. Là où tu es.

Il ne bouge pas. Ses pieds dans l'herbe, il regarde au loin. Mais il ne voit rien. Ça se sent à cette façon qu'il a d'être là sans être là. J'ai fini par m'y habituer. Pas à l'accepter. J'attends qu'il parle. Cinquante-deux jours et il ne s'est pas retourné une

seule fois. Je l'ai suivi sur le fil ténu des messages. Aujourd'hui, trente kilomètres. Pluie. Rien d'autre. Pas d'indices, pas de brèches. Il est là et je ne pose aucune question. Une seule chose à lui dire.

Elle est derrière moi. Je la sens. Je n'ai pas besoin de tourner la tête, je reconnais son souffle. Son silence. Ce silence tendu, prêt à éclater. Dire quelque chose ? M'excuser ? Elle n'a pas compris pourquoi je suis parti. Moi non plus. Il le fallait. Je suis là.

Tu comptes rester là ? La question fuse, sans que je l'aie vraiment décidé. Il tourne à peine la tête. Un vague sourire sur son visage. Je ne sais pas, Il dit. C'est tout ce qu'il dit, je ne sais pas. Et moi ? Cette fois, il me regarde. Un regard qui ne fuit pas. Je ne détourne pas les yeux.

Elle me regarde, elle attend. Une vérité. Je n'ai pas ça à lui donner. Je suis revenu parce que c'était la seule chose à faire. Parce que je voulais la voir. Elle. Que lui dire ? Que je ne sais pas si j'ai trouvé ce que je cherchais ? Si je sais même ce que je cherchais ? Je dis ce que je peux. Je dis, Je suis là. Et je vois dans ses yeux que ce n'est pas suffisant.

Il est là, immobile. Je serre les bras autour de moi. Une fatigue immense. Peut-on tout lâcher comme ça, après vingt ans... Et maintenant ? Je demande. Sa réponse tombe, comme un coup de hache. Maintenant, on attend le vent. Je ris. Un rire nerveux, amer. Lui, il ne rit pas. Ses pieds dans l'herbe, ses mains sur le bois, il parle comme si la vie était une barque, comme si le vent allait la pousser. Que tout suivra. Qu'on l'a attendu.

Elle rit. Ça sonne faux. Je sais ce qu'elle pense. Que je suis encore dans mes métaphores à la con. Attendre le vent, ce n'est pas de l'inaction. C'est juste reconnaître qu'on ne contrôle pas tout. Je veux essayer, Je dis. Ses yeux se plissent. Essayer quoi ? Elle demande. De hisser les voiles. Avec toi. Elle reste immobile. Hoche la tête. Pas un oui, pas un non. Juste un signe de tête.

Je le regarde. Je ne sais pas si on a encore un bateau, si j'y ai une place. Il est là, à attendre. Encore. Moi, j'ai quitté son navire, sa galère. J'ai essayé. J'ai attendu, longtemps. Trop longtemps. Je le laisse le galérien, seul sur son île. Robinson

Crusoé sans Vendredi. J'embarque demain. Un autre  
m'attend ailleurs.

*V. Bogaert*

**Un autre m'attend ailleurs**

